

MICHELE MARI

LES LIMACES FRANÇAISES

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
JEAN-PAUL MANGANARO

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Titre original : *Verderame*

Éditeur original : Einaudi

ISBN original : 978-88-06-16281-8

© original : Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin, 2007

ISBN 978-2-02-107997-5

© Éditions du Seuil, mars 2012, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Tranchée en deux par un coup de bêche bien précis, la limace se tordait encore un instant : puis elle ne bougeait plus. Toute sa brillance visqueuse restait derrière elle, car la coupure présentait une surface sèche et compacte que sa couleur entre le violet et le marron faisait ressembler à une tranche de *bresaola* miniature. L'animal devait donc se délivrer continuellement de sa honte baveuse afin de rester pur au plus intime de lui-même, et le prix de cette noble peine était la métamorphose de l'immonde déjection en une splendide écaille irisée.

Le tégument, plissé de sillons parallèles et réguliers, était d'une couleur rougeâtre qui tenait du bolet : notre mollusque était donc une limace rouge, autrement dit une limace française : plus courtaude et plus claire que les nôtres, avec une ligne plus proche de celle de la baleine que de celle du serpent, et des cornes plus courtes et moins aisément protractiles.

« Pouah ! » fit le paysan en crachant sur le petit cadavre mais en le ratant de quelques centimètres. Puis il retira la bêche et en passa la lame entre deux doigts, comme pour la nettoyer d'une bouillie qui n'existait que dans sa tête. « Limass francèss ! » et de nouveau explosa un jet de salive ; comme le crachat précédent, aucune bénédiction ne le transformerait en nacre. « Limass déguelass, sacrénom ! » et il finit par s'éloigner.

Je m'éloignai moi aussi, pour revenir quelques heures plus tard et assister au travail des fourmis qui, après avoir recouvert complètement les deux tronçons de la limace, en suçaient la lymphe, réduisant la dépouille à un faisceau de fibres momifiées. J'aimais penser à ces petits êtres comme à l'équipage du Péquod engagé dans le travail sur une baleine, et, à partir de cette pensée, prenait forme l'image irrésistible d'une effroyable limace blanche pleine de cicatrices, la limace de la vengeance...

Il était regrettable que mon paysan n'eût rien du capitaine Achab. Ce qui le caractérisait, au contraire, c'était quelque chose d'informe, tant à cause de sa corpulence éternellement fagotée dans la même combinaison que de son visage, que compliquaient une cicatrice reliant le sourcil de l'œil gauche au bord de la lèvre, une large envie lie-de-vin, et toutes les verrues dont les saillies étaient compensées par les cavités des ulcères de petite vérole. Le nez était particulièrement abîmé ; spongieux et parcouru d'un réseau de petites veines sombres, il ressemblait à celui d'un malade atteint de cirrhose. Ses yeux étaient désagréablement larmoyants, avec des paupières presque collées par la poix comme par une conjonctivite chronique : phénomène qui lui conférait au moins un air méditatif et concentré, comme celui de quelqu'un fixant sa pensée sur des métaphysiques lointaines.

Je l'appelais en moi-même l'homme du verdet, car, parmi toutes ses fonctions, qui prévoyaient les soins du potager et des arbres, l'entretien ordinaire de la maison, la coupe de l'herbe du pré, l'élevage de poules et de lapins, c'étaient la préparation et la pulvérisation du verdet qui étaient, pour un enfant, les plus fascinantes. Je le voyais casser des barres de vert-de-gris solide dans un bidon en métal, et chacun de ces éclats avait la sinistre séduction des craies colorées, fatales à Mimì, la « sottie enfant » de la chanson. Des punitions terribles me guettaient, si jamais j'effleurais l'un de ces éclats : pourtant, puisqu'il les trai-

tait à mains nues et en tirait une couleur turquoise qui non seulement lui teignait la peau mais s'installait de manière permanente sous ses ongles, il y avait deux possibilités : soit le verdet n'était pas si dangereux, soit c'était vraiment un monstre. Et, toujours confiant, je m'en tins à cette seconde hypothèse.

Car il m'aimait beaucoup, cet être, et être aimé par un monstre est la protection la meilleure contre l'horreur du monde. Certes, il se souillait par des actes infâmes comme le meurtre des limaces ou l'écorchement des lapins, dont il accrochait aux branches des arbres la sanglante fourrure sans aucun égard pour mon âge tendre : mais j'étais assez intelligent pour comprendre qu'il fallait bien concéder certaines choses à un monstre. Mon grand-père essayait de me leurrer en attribuant le massacre des mollusques à la nécessité de préserver les laitues, et le sacrifice des lapins aux ragoûts généreux préparés par ma grand-mère : mais je savais qu'il s'agissait de prétextes, que le monstre tuait avec un plaisir manifeste et que seule comptait sa satisfaction barbare de bourreau ; et d'ailleurs, ses crachats dégoûtants, pour lesquels même la dialectique spécieuse de mon grand-père n'arrivait pas à trouver une justification, suffisaient à le qualifier de monstre.

Savait-on d'ailleurs quand il était né, et où ? Qu'avait-il fait avant de travailler pour nous ? Avait-il des parents ? Quelqu'un était-il jamais entré dans sa maison, si on pouvait appeler maison l'espace inconnu fermé par un portillon de bois grisâtre ? Quelqu'un l'avait-il jamais vu dans un vêtement qui ne fût cette combinaison, identique au cours des décennies ? Quelqu'un pouvait-il dire qu'il l'avait vu faire les courses, ou recevoir des provisions à son domicile ? Et de quoi se nourrissait-il ? Il buvait beaucoup, à l'évidence, mais existait-il dans tout le village une seule personne pouvant témoigner d'une bouteille qui aurait franchi ce portillon ? Et finalement, moi, j'avais

besoin d'un monstre, et cela était décisif. Par ailleurs, ne maniait-il pas impunément le terrible poison ?

Dissous dans l'eau, le verdet formait une pâte dense, semblable à celle dont les confiseurs faisaient des torsades dans les foires d'autrefois, comme s'ils luttèrent contre un python : cette pâte devait reposer quelques jours pour « respirer », un verbe qui en disait long sur la vie de cette chose. Dans ce but, le bidon restait dangereusement ouvert : j'entrais plusieurs fois dans le bûcher pour contrôler cette mystérieuse activité respiratoire et, tout en contemplant la merveilleuse couleur turquoise, j'essayais de ne pas trop me pencher au-dessus craignant ses exhalaisons, crainte confirmée par les minuscules insectes morts, de plus en plus nombreux, qui en maculaient la couleur.

Le moment venu, l'homme versait la pâte dans un grand bac en grès, dont la présence faisait que le bûcher était parfois appelé buanderie, avec une transitivité qui déconcertait les étrangers mais qui était pour moi le signe de la nature métamorphique et magique du lieu. Après avoir ajouté beaucoup d'eau dans le bac, il « touillait », c'est-à-dire qu'il mélangeait avec un bâton jusqu'à ce que le liquide fût homogène. « Va-t-on donc, Michelin, compagne-moi touiller la polente », me disait-il : puis il crachait à *l'intérieur* du bac et procédait au brassage comme une machine. Était-ce simplement une habitude, ou bien ce crachat contenait-il les enzymes nécessaires à la réussite de l'opération, comme l'un de ces ingrédients secrets sur lesquels toute bonne cuisinière construit sa réputation ? Je ne le sus jamais. Une fois obtenu le résultat qu'il s'était fixé, ses mouvements se faisaient aussitôt très rapides : il fallait remplir le siphon avant que le mélange dans le bac « l'allass' en bouillie », c'est-à-dire, comme on le dit de la mayonnaise pour une erreur identique, qu'il se séparât. Aussi, après avoir donné un dernier et plus vigoureux tour de bâton, l'homme de l'art prenait l'énorme siphon en

cuire et l'immergeait jusqu'à ce qu'il soit plein ; après quoi il le refermait, en fixant son couvercle avec deux leviers ; après quoi il l'essuyait et le faisait briller avec deux torchons différents pour que le verdet, m'avait-il expliqué, n'abîmât pas l'éclat du cuivre ; après quoi, il le soulevait suffisamment, il l'agitait comme le monstrueux shaker d'un encore plus monstrueux barman ; après quoi, il y appliquait deux larges courroies de cuir en guise de bandoulières, et il se le collait effectivement sur l'échine, comme un sac à dos de la Première Guerre mondiale. Chargé de la sorte, il sautait deux ou trois fois pour mieux l'arranger contre lui, il écartait ensuite avec adresse un opercule situé sur le couvercle et il y vissait l'embout d'un tuyau en caoutchouc qui s'achevait par une pointe métallique, elle aussi en cuivre, identique par les proportions aux seringues des pâtissiers, n'était-ce un anneau pour la prendre, situé au-dessous, qui rappelait celui d'une winchester. À ce moment-là, je m'étais, moi, déjà écarté de quelques mètres, parce que je savais ce qui allait arriver : le tuyau-seringue pointé vers le néant, l'officiant tirait vers lui l'anneau en provoquant le jet du verdet, rétif d'abord, sous forme de gouttelettes trop grosses, puis enfin nébulisé et vigoureux. D'innommables blasphèmes sortaient de la bouche de l'ogre tant que le jet n'était pas à son goût : après quoi, avec tout ce cuivre sur le dos qui me rappelait les scaphandriers du Nautilus, il se tournait vers moi en feignant de m'arroser et en faisant « Pschiiitt... » avec sa bouche, mais l'instant d'après il m'avait déjà oublié pour se remettre tout entier à son travail.

Deux heures plus tard la vigne était constellée de petites taches turquoise, si denses et concentrées qu'elles teignaient parfois une feuille entière ou la moitié d'une grappe. « Et c'te fois l'aushi l'avons donnée », grommelait mon homme, qui rentrait alors dans le bûcher-buanderie pour rincer son instrument et vider le bac : lequel retenait à sa surface un dépôt turquoise qu'il me semblait criminel

d'évacuer et qui était pourtant régulièrement éliminé à l'aide d'une spatule métallique et encore de l'eau.

Le verdet ! Pendant des années j'ai été convaincu que ce nom merveilleux était la somme mécanique du cuivre du siphon et du vert de la vigne : en fait, le cuivre y intervenait à cause de la couleur qu'il prend lorsqu'il est oxydé ou, comme je le découvrais plus grand, quand il est sous forme d'acétate.

En regardant un jour la vigne piquetée de verdet, une question s'empara de moi : comment était-il possible que la combinaison de cet homme, sur laquelle je venais moi-même de voir tomber des feuilles quelques gouttelettes couleur turquoise, ne fût pas devenue avec le temps une composition de taches, d'auréoles, de galaxies de cette même couleur ? Terre et sang de lapin, oui, rouille, et aussi huile de moteur, chaux, stuc, mais pas de verdet. Certes, le verdet est administré deux fois par an, alors que, avec le potager, les bêtes et la maison, il y avait à faire tous les jours : quand même... il fallait quand même qu'il y eût au moins plusieurs combinaisons, ce que ma pensée n'arrivait pas à accepter parce que, en relation avec un être comme lui, cela impliquait une frivolité embarrassante : plusieurs combinaisons, toutes identiques, cependant, comme les chaussures de ces lords anglais qui s'en font faire douze paires à la fois... Et qui lavait le verdet, lui-même ou quelque femme du village ?

La réponse, par une cruauté du destin, arriva quelque temps après, comme si les faits douloureux qui s'y rattachaient avaient été amorcés par mon propre doute.

Nous étions au début du mois d'août, quand les grains de raisin en train de mûrir réclament un second arrosage de verdet. Comme d'habitude, mes grands-parents étaient enfermés dans quelque coin de la maison. La grille s'ouvre, et je le vois : il aurait dû couper par le pré en direction du bûcher, et au lieu de cela il fait un détour en longeant le mur derrière les sapins : mais lorsqu'il ressort sur l'empla-

cement devant le fenil, il ne peut plus se cacher, il ne peut plus cacher, je veux dire, la nouveauté extraordinaire de sa combinaison beige kaki, de cette nuance chromatique qui est, plus précisément, le noisette, et que, par des grands-mères et des tantes, je n'ai jamais entendu désigner que par « un beau noisetin ». Habillé ainsi, on dirait un soldat anglais, avec le siphon il sera un démineur parfait. Mais il se rend compte de ma présence et il se retourne.

– Michelin ?

– C'est moi.

– Michelin, ça va pas du tout.

– Pourquoi ?

– Mi là, j'veais fair' l'verdet, l'est-ce ça ?

– Oui.

– Puis, j'veais l'donner l'au raisin, l'est-ce ça ?

– C'est ça.

– L'est ça mes deux, sacrénom !

– Pourquoi ?

– Crois-ti qu'j'peux l'en donner l'verdet dans c't'accoutrage ? C'te couleur d'merde ?

– À vrai dire, ça me semble un beau noisetin...

– Noisetin mes couilles ! J'y donn' l'verdet j'y donn', mais après ? Quand j'arriv' là ?

Et il m'explique : depuis deux jours, il cherche désespérément ses bleus de travail, mais il ne se rappelle pas où il les a mis. Et pourtant sa maison est petite, même si l'on voulait, on ne pourrait rien y cacher... Il ne sait donc quoi penser... À vrai dire, il ne le sait que trop et il en est terrifié, parce qu'il s'agit de quelque chose qui, tôt ou tard, a frappé tous ses ancêtres comme une malédiction.

– Michelin, suis l'en train d'en perdr' ma mémoire.

Jointe à une larme qui pointe de l'un de ses yeux mi-clos, cette phrase me laisse ébahi. Lui, d'ailleurs, ne me laisse pas le temps de réagir et se soustrait à ma vue en entrant dans le bûcher. Pour la première fois je ne le suis pas et je le laisse préparer son verdet tout seul.

Des ancêtres... Cet homme n'était donc pas une simple nature naturée, une goutte inconsciente dans l'océan de la matière vivante : il connaissait, au contraire, une histoire à l'intérieur de laquelle il avait une place, sa vision du monde ne s'arrêtait pas à l'expérience immédiate, mais s'étendait en profondeur et en perspective... D'un certain côté, cette idée me contrariait, parce qu'un monstre avec un arbre généalogique était quelque chose de ridicule ; d'un autre côté, elle me séduisait, parce qu'elle me permettait de m'attarder sur le concept de tare héréditaire, un concept qui m'était très cher parce qu'il était à l'intersection de l'idée de tabès, de dégénération et de malédiction. Chaque enfant était plus monstrueux que son père, mais le plus monstrueux de tous était le fondateur de la lignée parce qu'il était capable d'infecter toutes les générations à venir... Une histoire en même temps biblique et gothique, darwinienne et lombrosienne : je pouvais bien le dire malgré mon jeune âge, puisque les romans gothiques avaient été ma première nourriture, que j'avais lu la Bible ainsi que *L'Origine des espèces*, et quant à Lombroso, mon père m'en avait suffisamment parlé un jour où j'avais trouvé le courage de lui demander pour quelle raison, chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un dont il pensait qu'il s'agissait d'un handicapé (c'est-à-dire 99 % de l'humanité), il s'éloignait en grommelant ce nom, que moi, j'interprétais comme

« l'ombreux¹ ». J'avais lu aussi *Des souris et des hommes*, prêtant aussitôt à Lennie le faciès de mon paysan, et l'on peut dire que cela complétait le tableau.

La tare était donc de nature amnésique, et sa découverte, ou du moins son aveu, était liée aux combinaisons de travail qu'on ne trouvait pas. Qui sait combien d'autres épisodes il y avait eu, avant qu'il se décide à faire le grand pas : un grand pas, oui, parce qu'il était évident que confier ce secret à un jeune garçon équivalait, pour cet homme membru, à une demande de secours ; plus encore, à s'en remettre à lui. Je me dis que, pour s'adresser à moi, il devait vraiment être seul, mais j'étais flatté à l'idée qu'il avait senti chez moi l'esprit le plus fraternel et proche de lui de tout le village. N'étais-je pas quelqu'un qui avait le culte des monstres, disposé par toutes mes fibres à en faire mes amis, à les comprendre, à les aimer ?

Le jour suivant cette conversation, il réapparut en combinaison bleue : l'amnésie avait donc été de courte durée. Je courus à sa rencontre pour m'en féliciter, mais bien avant de le rejoindre je compris combien j'étais dans l'erreur. Il était pâle comme je ne l'avais jamais vu, et sur cette pâleur la couleur violette de son envie et l'intrication des veines se détachaient avec un graphisme impitoyable. Et surtout, il n'avait pas craché après avoir dépassé la grille, ce qui depuis des années m'obligeait, pour gagner la sortie, à passer sur le côté pour éviter le coin d'herbe contaminé.

– Michelin ! me dit-il avec la voix de quelqu'un qui va se mettre à pleurer.

– Oui ?

– Michelin, mi, comment qu'ti m'appelles ?

Je ne voulais pas croire que la tare galopait à une telle vitesse, c'est pourquoï je me tus.

1. « L'ombreux », allusion à Cesare Lombroso (1835-1909), médecin et criminologue italien. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

– Et mon nom, sacrénom, comment diable qu’ti m’appelles, mi ?

– Felice.

– Félish... mi ?

– Felice, oui.

– R’garde-mi ça, j’croyais qu’j’m’appell’ Danilo...

– Et pourquoi Danilo, au juste ?

– Pa’ce qu’y a les affiches d’en partouutt aux coins des rues, Danilo Goretti et son orchestre, c’té soir à Bress de Béder et d’main à Germignaga.

Cette passivité de quasi-caméléon me donna immédiatement une idée. Il fallait trouver quelque chose – quelque chose d’objectif et de concret – qui lui rappelât éventuellement le mot ou l’idée oubliés. Felice, félicité... mais félicité était abstrait (si même elle existe, d’ailleurs), il fallait quelque chose de plus évident et immédiat, quelque chose qui provoquât une association automatique même à travers le son, un jeu de mots... Dans ce cas, mon expérience pleine d’ennui de lecteur d’années jaunies de la *Settimana enigmistica*, l’hebdomadaire des « énigmes », me secourut avec la chose la plus adaptée de tout le vocabulaire et de tout le règne végétal : la fougère, le *filix* latin, la plante que l’on ne peut contenir et que tout horticulteur du Varesotto abhorre le plus avec le robinier et le bambou. Aussi, sans trop songer à ce que j’étais en train de faire, je courus derrière le mélèze où les fougères étaient énormes, j’en arrachai une et je la lui apportai.

– Accroche-la au mur à côté de ton lit, et quand tu te réveilles, si tu as oublié ton nom, tu la regardes et tu t’en souviens : il suffit de changer un *i* par un *é* !

– Un *i* par un *é*...

– Oui, *filix*, Félix !

– Pour l’deviner que c’té sale plante l’était la bonne, y fallait ‘ne sorcière...

– Et toi, fais comme si la sorcière c'était la fougère, la *filix*. Tu l'interroges et elle te répond, elle ne répond qu'à toi, il n'y a que pour toi que ce qu'elle dit a un sens.

– Ti veux dire que'que chose pour mi ?

– Exactement, pour toi, rien que pour toi.

– Sacrénom, l'*filix* !

– En échange, promets-moi que tu ne tueras plus les limaces.

– Mais qu'elles sont francèss, c'tes limass d'merde.

– Je le sais, mais c'est tout de même des bestioles innocentes.

– Innocent' mes deuss, 'vec touss les laituss qu'elles s'mangent !

– La laitue t'aide pas, les *filix*, si.

Et par cette phrase prononcée avec beaucoup de mauvaise foi, j'obtins l'immunité pour tous les gastéropodes à la bave iridescente. Je l'obtins pendant une semaine, jusqu'à ce que, un matin, je fus chargé par ma grand-mère d'aller dans le potager ramasser de la scarole. Partout, au milieu des pieds de laitue, de scarole et de chicorée de Catalogne, se trouvaient les dépouilles coupées en deux et rabougries des limaces rouges. Il y avait eu deux jours plus tôt un gros orage, aussi les bestioles avaient-elles dû sortir en masse à l'air libre. Mais pourquoi ce massacre ? Pourquoi tant de rage, après notre accord ? Certaines avaient été frappées par la bêche là où elles se trouvaient, et le pied de salade sur lequel elles se promenaient avait été partagé en deux en même temps que leur corps ; d'autres présentaient des blessures imprécises, comme si, dans sa fureur, notre Felice avait perdu son infailible capacité de viser.

Je l'attendis au passage, frémissant d'indignation, mais lorsqu'il apparut, il était plus indigné que moi.

– Va t'faire foutre' ton cul 'vec tes *filix* de foutères ! dit-il seulement, et il poursuivit vers la grange à foin.

– Tu m’avais promis ! Les limaces ! criai-je en courant derrière lui.

– Promiss, promiss... et si j’m’étais l’oublié de ma promiss, mon p’tit ? J’peux m’en l’oublier de toutt choss, ti l’sais pas, mon gars ?

Et il se mit à rire grossièrement en montrant ses sept dents noircies. Il faisait même de l’esprit.

– Tu ne l’avais pas oublié, tu avais promis et tu t’en souvenais ! insistai-je.

– Bon, mais c’té fouterrass de merde qu’elle m’a pris par l’cul.

– Pourquoi, tu avais encore oublié comment tu t’appelles ?

– Que j’l’sais comment que j’m’appelle, pas besoin d’une plante ! C’est l’chiotte que j’trouvais pas !

– Comment ça, les chiottes !

– L’aut’ jour, j’m’suis levé ‘vec l’urgence d’pisser, et l’une de ces pisses... Et l’truc l’était que j’savais non où qu’était l’chiotte ! Alors j’ai cherché d’en partoutt, c’té chiotte d’merde, et pendant c’temps je regardais la filix l’accrochée d’au mur et j’y disais d’m’aider, j’y mettais ce é, je l’enlevais, j’y remettais mais l’chiotte qu’il n’en sortait d’aucun, comme ça à force d’chercher, j’m suis pissé dessus, sang d’un sang d’un chapardeur !

– Mais tes chiottes ne sont pas chez toi, elles sont dehors, sur le balcon ! Comment as-tu fait depuis ?

Il cligna des yeux en souriant avec un air de complicité :

– Dans vot’ pré, pissé l’et cagué !

Et il se mit à rire.

– Felice, essaie de comprendre : la fougère c’était pour le nom, pour les chiottes, faut autre chose.

– Oh con, si d’main j’m’oublie où qu’est l’couteau qu’y faut ‘n’aut’choss pour l’couteau ?

– C’est exactement ça, à chaque chose son aide.

Je ne savais pas, avec ces mots-là, sur quel chemin je m’engageais.

Les mois qui suivirent infligèrent une accélération épouvantable à la tare de Felice. On arriva vite au point qu'il ne se passait pas de jour sans un nouveau vide mental : c'était comme si pour lui le monde rapetissait peu à peu en perdant ses morceaux, des morceaux qui étaient des choses, qui étaient des mots, qui étaient des lieux, qui étaient des souvenirs. Parfois il savait de quoi on parlait, mais ne parvenait pas à se souvenir du nom : aussi la laitue devenait-elle la salade tendre, la chicorée, la salade amère et la Catalogne celle encore plus amère. Parfois il retenait le nom comme un souffle dépourvu de sens, et il me demandait ce qu'était une bêche, ce que voulait dire ce « sacrénom » qui se formait continuellement dans sa bouche. D'autres fois, il retenait la chose et le mot, mais, comme pour les chiottes, il ne savait plus les retrouver. Quant aux souvenirs, leur destruction devait avancer à un rythme dévastateur, car pour une circonstance dont il ressentait la disparition combien y en avait-il qui, par le fait même de se dissiper, ne laissaient ni signes ni soupçons. Pauvre Felice ! Je pensais à lui comme à l'opposé de la statue de Condillac, d'individu complet (bien que monstre) à simple simulacre d'homme. Il était clair que le processus était irréversible : mais je pouvais l'aider à s'en arranger, à garder cachée sa maladie pour les autres et surtout pour mon grand-père, qui n'hésiterait pas à le renvoyer avec la cruauté d'un propriétaire terrien de Dickens. Et lui, par

ailleurs, s'attachait à moi avec tant de confiance que je ne pouvais pas me dérober : y a-t-il jamais eu quelque chose de plus irrésistible qu'un monstre qui demande de l'aide ?

Ainsi, en peu de temps, son taudis, dans lequel j'avais enfin été admis, se remplit de signaux-mémentos auxquels, une fois qu'il eut compris le fonctionnement général de la machine, il avait recours presque toujours avec profit. *Presque* : car, et c'était la malchance suprême, il arrivait parfois que, malgré le bref laps de temps qui s'était écoulé, il oubliât le juste jumelage et qu'il interrogeât un signal concernant tout autre chose. Et il arrivait un autre phénomène curieux : en oubliant la fonction propédeutique du signal mais non sa signification, il tendait à le substituer directement à la chose signalée, l'investissant ainsi de *toute* la signification : c'est ainsi qu'il me dit un jour s'appeler « l'homme des filix », et un autre jour, il m'informa, en courant chez lui, qu'il devait aller « aux panneaux » : je mis quelque temps avant de comprendre qu'il avait à l'esprit les deux flèches noires que je lui avais dessinées, une chez lui, l'autre sur le balcon, pour lui indiquer le chemin des cabinets.

Des erreurs de ce genre devaient tôt ou tard éveiller les soupçons de mon grand-père. La première fois, ce fut quand Felice lui demanda s'il devait semer encore du lait : juste trois jours auparavant, pour l'aider à se souvenir du nom de la laitue, je lui avais suggéré de penser au lait, en ajoutant que ce n'était pas une association arbitraire mais que la laitue s'appelait ainsi en raison, justement, du suc laiteux qui suinte quand on en coupe le pied. Je me souviens qu'à cette occasion il me surprit par son intuition du vertige transitif qui minerait les fondements du système.

– Alors même les figues sauvages l'ont le lait, et les nichons des femm', des vach', des chèves, mais qu'on peut pas toujours penser l'au lait, sacrénom !

– Non, tu sais maintenant comment cela fonctionne, pour chaque chose une chose, si tu as oublié comment s'appellent les tétons, pense au toit d'une maison...

– Oui, et pour les figues j'pense à la fente du con !

Il allait ricaner, à ce moment, mais il s'arrêta au début du ricanement et, tout en le maintenant figé dans les muscles de son visage, il resta le regard absorbé. Il allait encore une fois me surprendre.

– Oh, c'est-y donc pas que si j'en oublie l'con, j'dois penser aux figues ?

– Une chose et une autre, en effet... comme une alliance entre deux amis, quand l'un est en difficulté, l'autre l'aide.

– Ti vas vite, ti. Et si je m'oublie de toutt, les figues et la fente du con, l'toit et les tétons, qu'est-ce j'fais alors ?

– Écoute-moi... Je crois que certaines choses fondamentales, on ne les oublie pas... le lait, par exemple... ou la... cette autre chose que tu as dite...

– Mais si j'l'en ai oublié d'mon nom ! Dis-mi s'il qu'y a que'que choss d'pluss important que son nom !

– La... l'autre chose aussi me semble importante.

– Dis-mi, p'tit, quel l'âge qu't'as ?

– Treize et demi.

– Et à treize ans qu'on parle ainshi ? Mais ti te sais-t'y c'que l'est l'une fente ?

– Non, c'est-à-dire si, j'en ai entendu parler...

– Et voilà ! Mi qu'la fente la connaît, j'ai besoin d'ti qu'la connais pas pour m'en souvenir d'comment qu'elle l'est faite !

– Non pas comment elle est faite, parce que ça, je ne saurais jamais te le dire, mais seulement comment ça s'appelle. C'est pour cela que l'image d'un figuier peut être utile.

– Et si j'voulais savoir pour d'bon comment qu'elle l'est faite, d'en dedans et d'en dehors ?

– Alors tu dois retrouver tes souvenirs, te rappeler des femmes avec qui tu as été, leurs noms... ça, tu es encore capable de le faire, n'est-ce pas ?

– Beh ! La première fille que j’y ai fait l’amour s’appelait Marisa...

– Et alors ?

– J’m’souviens seul d’son cul, ‘n’un grand cul pour de bon, et qu’elle l’était brune. Puis rien.

– Et d’autres ?

– Eh, d’autres ! Trois ou quatr’, qu’est-ce ti crois ?

– Mais en somme, c’t’e... c’t’e fente ?

– Eh, c’est ‘n’grand’ chose qu’la fente, qui qu’y comprend que’que chose... mi, j’ai jamais rien compris.

– Mais tu te souviens bien de quelque chose...

– Bah !... Laiss’mi penser... Mi j’étais là ‘vec mon bidule dehors... Ohé, mais possibl’ d’faire c’t’e discours à l’un gamin d’ton âge ?

– Tu peux, tu peux... tu dois !

– Bon ! Mi, j’étais là, et la Gianvieva l’était là ses jamb’ ouvertes... ses jamb’ ouvertes...

– Et alors ?

– Alors, c’est fini ! J’m’souviens plus d’rien d’rien, sacré-nom d’un diable de sorcière !

– J’avais donc deviné, quand j’avais donné l’exemple du figuier...

– Deviné, deviné, t’es content ? Et pis, maintenant, qu’est-ce j’peux l’en faire maintenant ‘vec ‘ne fente... J’suis trop vieil, et ti, ti t’es trop jeune.

Nous nous emportions ainsi, en des discussions stériles qui avaient quelque chose d’académique. D’autre part, aurait-il pu en être différemment entre un gamin manquant totalement d’expérience de la vie et un vieux à demi analphabète ? Mais il y avait la maladie, c’est-à-dire « la tare », et je m’apercevais que ce sujet lui importait, qu’il le fascinait presque. Donc, au risque d’être pédant, je devais poursuivre mon œuvre maïeutique.

Je commençai à lui donner des devoirs. Tous les soirs, au moment où il arrosait le potager, une opération qui demandait plus d'une heure, je l'interrogeais. Mes questions concernaient aussi bien des choses qu'il avait oubliées et pour lesquelles je lui avais fourni les mementos matériels ou mentaux, que des choses quelconques dans le but de sonder les progressions de son mal. Pour ce qui était de la première catégorie, je me rendis vite compte que les secours matériels étaient bien plus rentables que les mentaux, à tel point que je finis par lui fournir des objets de dimensions très limitées pour qu'il pût les avoir toujours sur lui dans les amples poches de ses bleus de travail. Mes interrogations prenaient ainsi la forme d'une recherche hasardeuse dans ces poches.

– Alors, comment s'appelle ce village ?

Et lui, tout en saisissant de la main droite le tuyau et en dirigeant le jet d'eau sur les salades, fouillait de sa main gauche dans les poches grandes et petites gonflées d'objets. Il en sortait un petit éléphant en plastique, il le considérait pendant quelques instants, puis le remettait en place, il fouillait encore et en tirait une image Panini, il me regardait comme pour en tirer un assentiment, mais je secouais la tête parce qu'il s'agissait, qui plus est, de Paride Tumburus, puis il se laissait gagner par l'anxiété et extrayait trois ou quatre objets à la fois et moi, en signe de désapprobation, je ne hochais même pas la tête... Il

trouvait enfin ce qu'il fallait, l'enfant Jésus de la crèche, l'image de la Naissance, et alors... « Nasca ! Qu'il naisse ! » criait-il et, dans ce cri de joie, se fondaient l'appartenance géographique et la foi, le Varesotto et la Palestine. Quant à mon nom, je lui avais offert un coq en plastique car lorsque j'étais encore très jeune il me chantait toujours la chanson *San Michele aveva un gallo* (*Saint Michel avait un coq*). L'expédient risqua pourtant d'avoir des conséquences désastreuses, parce qu'un jour où il décida de tuer le coq il se présenta chez mon grand-père en lui annonçant qu'il m'avait tué. « J'ai coupé l'cou d'Michelín », lui dit-il, les mains dégoulinantes de sang, car il est bien connu que les femmes tordent le cou aux poulets, alors que les hommes les décapitent, et heureusement que mon grand-père était un peu sourd et un peu absent à cause de l'âge, parce que je ne sais pas, sans cela, ce qu'il aurait pu arriver.

Des inconvénients, en tout cas, il y en avait tout le temps. Un jour je l'ai vu arriver gonflé et rembourré comme si on avait insufflé de l'air comprimé dans son bleu : d'étranges taches brunâtres rendaient plus sombre le bleu et correspondaient à ses grandes et petites poches.

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Hi, hi !... chut !... dis-l'en rien d'à personne, mais j'en suis plein de femm'.

Et en disant cela, il déversa sur le pré des dizaines de figes désormais écrasées qu'il avait tassées dans ses poches comme autant de vagins d'odalisques : et, ce qui m'émut tout en me troublant, il avait inséré dans l'une de ces figes le petit coq en plastique, parce que « 'vec touttes ces femm' j'voulais qu'mon Michelín aussi s'en l'amuse ».

Pris de fièvre, il tendait à charger n'importe quelle chose d'autres significations, comme si le monde, qui peu de temps auparavant avait commencé à se restreindre autour de lui, s'était mis à s'étendre de nouveau : homme médiéval dans son symbolisme, homme antique dans son pan-

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : CPI FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 98262 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

